

24 images

24 iMAGES

Les fantômes de l'Amérique *Last Days* de Gus Van Sant

Philippe Gajan

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2005). Review of [Les fantômes de l'Amérique / *Last Days* de Gus Van Sant]. *24 images*, (123), 63–63.



Les fantômes de l'Amérique

par Philippe Gajan

On pense à Camus et à cette « tendre indifférence au monde » à laquelle s'ouvrait le condamné à mort de *L'étranger*. On pense aussi à William Blake, poète visionnaire, romantique et présymboliste puisque le personnage de *Last Days* s'appelle Blake. Existentialisme, romantisme et symbolisme... Il y a là la promesse d'un territoire à défricher, à déchiffrer par le cinéma, art du sacré lorsqu'il est appréhendé par un grand artiste.

Avec *Last Days*, Gus Van Sant clôt une trilogie sublime que l'on qualifierait volontiers de noire si elle n'était esthétiquement si lumineuse. Après *Gerry* et ses deux paumés, *Elephant* et ses anges sacrifiés, GVS filme dans *Last Days* les deux derniers jours de Blake, double troublant de l'icône rock Kurt Cobain. Autre paumé, autre sacrifié d'une société en marge du rêve américain, Kurt Cobain comme le Blake de Van Sant n'est déjà plus qu'un fantôme au début du film. Tout au long de *Last Days*, il va traîner sa dégaîne de junkie, mort-vivant qui ne saurait vivre – ni finalement mourir puisque les mythes ne meurent pas. Il va disparaître, se dissoudre peut-être, disparition inéluctable


orchestrée comme un passage dans les limbes. Dernière étape avant la rédemption – la figure christique n'est pas loin, les limbes sont assurément à l'écran : territoire dont la spatialité comme la temporalité lui seraient propres.

Solitude, errance, perte : la jeunesse si souvent au centre du cinéma de GVS, si elle est en mal de repères, n'est pourtant jamais dépeinte comme désespérée de façon démonstrative. Elle semble plutôt souffrir d'un manque d'horizon. Pas de passé, et surtout pas d'avenir dans le présent perpétuel suspendu au bord de l'abîme. Comme dans *Elephant* ou *Gerry*, GVS filme chaque espace – le collège, le désert, ou ici la villa, à l'instar d'un château céleste, ces châteaux qui tels des mirages se matérialisent dans les nuages. Les personnages qui les traversent, à leur tour, semblent forgés à même cette substance vaporeuse et être au bord de l'évanouissement. Ils sont les fantômes de l'Amérique. Peut-être même viennent-ils de l'univers du démiurge Carpenter.

La force de *Last Days* est en quelque sorte sa capacité à ramasser les deux précédents exercices de la trilogie : inscription dans des

Le cinéma, art du sacré lorsqu'il est appréhendé par un grand artiste.

paysages plus grands que nature comme dans *Gerry*, longs travellings qui ne sont pas sans rappeler le jeu vidéo dans sa mise en scène du « héros », y compris la multiplication des points de vue et la non-linéarité pour *Elephant*. Mais peut-être plus que dans les deux autres films, GVS s'emploie esthétiquement dans *Last Days* à ancrer ses principes de mise en scène dans la raréfaction du sens, l'épuisement de l'histoire et une bande sonore magistrale. Le soupçon de la présence ou de l'absence d'une quelconque morale est ici vain tant le décalage avec la « réalité » est grand. Un décalage qui puise sa force dans la distorsion de l'espace et du temps, comme il sied au parcours d'un fantôme, distorsion matérialisée par les rares et lâches interactions avec les autres personnages du film, des survivants cette fois-ci qui n'auront d'autre solution que de fuir le manoir hanté. Kurt Cobain hante ainsi doublement ce film : par son aura mythique comme par sa matérialisation à l'écran en Blake. Et GVS de contempler froidement mais peut-être aussi avec amour la jeunesse crucifiée de l'Amérique contemporaine. Comme déjà dans *Drugstore Cowboy* et *My Own Private Idaho*, la prise de drogue n'est pas tant une fuite qu'un processus qui dématérialise.

Cinéma de l'affect, diront certains. En tout cas une certaine idée du cinéma pur, trois quarts de siècle plus tard, travaille l'artiste qui joue de sa matière sonore et visuelle tel un maître artisan. Un Maître qui s'entoure désormais de ceux qui ont manifestement reconnu son génie visionnaire. La présence de Harmony Korine (celui-là même qui devait réaliser *Elephant*) ou de Asia Argento, et pourquoi pas de Michael Pitt dans le rôle de Blake/Cobain, dessine un autre territoire, celui d'une communauté artistique à la fois frondeuse et préoccupée de formes, peut-être une nouvelle niche d'une certaine idée de l'avant-garde américaine. 

États-Unis, 2005. Ré., scé. et mont. : Gus Van Sant. Ph. : Harris Savides. Int. : Michael Pitt, Lukas Haas, Asia Argento, Scott Green, Nicole Vicius, Ricky Jay, Thadeus A. Thomas, Harmony Korine, 97 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Sortie prévue : 12 août 2005.